

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 29

Artikel: Une chansonnette : [1ère partie]
Autor: R., Olympia
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210559>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A fonds perdus. — A la porte d'un cabaret villageois était placé un distributeur automatique. Avec un sou, lisait-on sur un écriteau, on avait une tablette de chocolat.

A côté de la machine se tenait une jolie fille, les yeux pleins de larmes. Un cycliste vint à passer. Il vit les larmes de la jeune fille. Il désendit de sa machine, naturellement.

— Pourquoi pleurez-vous, ma jolie ? demanda-t-il d'une voix aimable.

— J'ai mis un sou dans la machine, sanglota l'interpellée et rien ne sort !... C'est toujours comme ça !

— Nous allons bien voir ! dit le cycliste. Et, prenant un sou dans sa poche, il l'introduit dans l'ouverture du distributeur et tire énergiquement le levier. On entendit tomber le sou... et ce fut tout. Trois fois, le brave cycliste recommença l'expérience. Ce fut inutile. De guerre lasse, il remonta sur sa machine et partit, tout penaillé.

Alors, la charmante enfant appela :

— Maman ! Maman !

Une femme parut sur le seuil.

— Eh bien ? interrogea celle-ci.

— Il a mis quatre sous, l'imbécile ! J'ai déjà fait plus de 3 francs ce matin...

ÇA DÉPEND

Voici une anecdote qui en rappelle une que nous avons publiée il y a quelque temps, à cette différence près que celle-ci est tout le contraire de la première. Elle est contée par un de nos confrères de la Franche-Comté.

Charles Maugain, d'Arçon (département français du Doubs), était un joyeux voyageur de commerce. Chacun se souvient encore dans la région de Pontarlier de son rire franc et sonore, quand il avait terminé le récit d'une « comtoiserie » ou d'une aventure joyeuse.

Un certain jour qu'il était de passage aux Hôpitaux, il entra à l'auberge tenue par la bonne vieille maman Parriaux qui jouissait d'une véritable réputation de cordon bleu.

Justement elle était à sa cuisine quand Maugain entra et, la connaissant de longue date, il alla la saluer et s'asseoir non loin du poêle, car il ne faisait certes pas chaud ce matin-là.

La maman Parriaux était en train de préparer un « veau Marengo » des plus appétissants et dont le délicat fumet faisait enfler les narines du voyageur, mais hélas ! comme elle était très enrhumée, elle avait au bout du nez une énorme goutte qui menaçait de tomber au beau milieu de la sauce.

Tout en tournant son « fricot » elle dit à Maugain :

— *Moudji ou ci ?* (Mangez-vous ici ?)

Maugain, lorgnant la malheureuse perle nase, répondit équivoquement comme s'il songeait à ses affaires :

— *Ca dépa c'ma ca tsidro.* (Cela dépend, comme ça tombera).

Un instant après la maudite goutte quittait sa propriétaire et allait s'étaler, non dans la casserole, mais sur un couvercle de fourneau, gisant à côté.

Alors Maugain rassuré, déclara, comme s'il venait de terminer l'emploi de son temps :

— *Eh bin : o, mère Parriaux, touj bin vu, i moudjou ci.* (Eh ! bien, oui, mère Parriaux, tout bien vu, je mange ici.)

La brave aubergiste ne s'est jamais doutée qu'il en avait tenu à bien peu qu'elle n'eût un convive de moins à sa table ce jour-là. CAP.

Charabia. — Circulaire commerciale en français de Germanie :

« Le but de ces lignes est de vous prévenir que les prix des matières premières que nous

employerons pour la fabrication de nos articles sont encheris très énormes et qu'ils encheriront encore à temps.

Si nous sommes aussi pourvues de grands emplettes de meilleure heure, du moins il nous faut mettre en compte des prix analogues du bulletin de la Bourse quand nos provisions sont fatiguées.

Autrefois vous avez abrités vos besoins par une conclusion et nous sommes prêts à vous réservier de nouveau quelques centaines de pièces pour les prix autrefois à la délivrance selon votre désir.

» Dans l'espérance, etc. »

Rupture.

Puisque tu veux que nous rompions,
Que reprenant chacun le nôtre,
De bonne foi nous nous rendions
Ce que nous avions l'un de l'autre ;
Je veux, avant tous mes bijoux,
Reprendre les baisers si doux
Que je te donnais à centaines ;
Puis il ne tiendra pas à moi
Que de ta part tu ne reprennes
Tous ceux que j'ai reçus de toi.

Une explication. — Un papa et ses enfants, filles et garçons, visitaient l'Exposition nationale à Berne. A l'entrée d'un des pavillons, sont deux statues d'hommes à la carrure massive, taillée, suivant la mode du jour, à coups de hache.

— Dis, papa, regarde ces deux hommes. Pourquoi ils ont le derrière carré ? demande un des enfants.

Alors, prévenant la réponse du papa, quelque peu embarrassé, du reste, le frère aîné fait, avec assurance :

— Mais Riri, c'est bien simple : vois-tu pas que c'est parce qu'ils se sont assis dans des fauteuils style moderne.

Ouf ! — A Ouchy un jour de vaudière deux promeneurs remarquent un vieux pêcheur qui se promène tête nue.

Un des promeneurs dit à l'autre, qui grelotte :

— Vous êtes jeune et ce vent vous refroidit, alors que ce vieillard chauve sourit.

— C'est qu'il a déjà vu des vents' pires.

M. R.

FEUILLETON

UNE CHANSONNETTE

par M^{me} OLYMPIA R.

I

MADAME Reval possédait sur les bords du Léman une jolie villa aux murailles blanches, à demi dissimulée sous des marronniers antiques. Le jardin, rempli en été d'ombre, d'oiseaux, de mystère, s'abaissait en pente douce jusqu'au bord de l'eau. C'est là que Mlle Reval était assise, par une belle matinée de la fin de mars, jouissant du ciel bleu et des premiers rayons chauds d'un soleil de printemps. Sur la page ouverte d'un livre qu'elle ne lisait pas, était posé un bouton de rose qu'elle caressait souvent de ses doigts effilés ; une fois même elle le porta à ses lèvres avec un sourire ému. A ce moment, une main sèche se posa sur l'épaule de la jeune fille, le son d'une voix aigrelette la fit tressaillir.

— Que signifient, mademoiselle, ces éternelles révasseries, qui font que tout va de travers dans la maison ? des additions mal faites, des erreurs de dix et quinze centimes par semaine dans les comptes de ménage. Toujours la même incorrigible ! et depuis quelque temps le mal empire encore. Ma cousine Hortense eut certes bien mieux fait de res-

ter à Paris plutôt que de nous arriver ici avec son grand gommeux de garçon, mais elle sait ce qu'elle fait, la fine mouche, en quête de dots ! Connue connu !

Hélène n'osait lever la tête, crainte de rencontrer le regard aigu de sa mère, le sourire méchant de sa bouche aux lèvres minces.

— On vous fleurt, mademoiselle, continua la voix impitoyable, dame ! les boutons de rose à la fin de l'hiver, ça n'est pas trop cher, même pour des sans le sou.

Et de la main, Mme Reval repoussait rudement la pauvre fleur ; elle allait tomber à terre, Hélène fit un geste machinal pour la retenir, accompagné d'un « maman » faiblement articulé.

— Je vais en ville, reprit Mme Reval, dans une demi-heure, tu iras donner à la cuisinière les provisions pour préparer le dîner.

— Bien ! répondit Hélène, qui respira d'aise en voyant s'éloigner cette petite femme ratatinée.

Lorsqu'elle fut hors de vue, la jeune fille, appuyant sa tête sur sa main, murmura : « Oh ! la triste, triste vie ! mais quand je serai sa femme, je sera heureuse. »

Hélène était belle, une tête aux lignes pures, une admirable carnation de blonde, la taille longue et souple ; mais sa beauté était d'un caractère tout apathique. On ignorait si elle avait une volonté propre, du moins jamais ne l'avait-on vue résister ouvertement à personne. Elevée sous le regard froid et dur de sa mère, tout essor avait été comprimé en elle dès l'enfance. Mme Reval, restée veuve de bonne heure, avait repris les affaires de son mari, qui n'en cheminaient que mieux sous le nouveau chef de maison ; l'argent était sa seule préoccupation, son idole. Pendant dix-huit ans, elle dirigea sa fabrique de la manière la plus entendue, puis prévoyant une crise, elle sut s'en défaire avantageusement et se retira des affaires avec une belle fortune. Préoccupée, malgré ses quatre-vingts mille francs de rente, de vivre de la manière la plus économique possible, elle songea à s'établir en province ou à l'étranger. Une occasion s'étant présentée de racheter à vil prix d'une personne ruinée une charmante villa sur la rive suisse du lac Leman, Mme Reval n'hésita pas et quitta aussi Paris avec sa fille. M. Julien Reval courrait le monde depuis dix ans pour échapper à l'influence des chante de sa mère. Hélène, qui jamais à Paris sortait de la maison grise de la rue des Batignolles à la vue de l'admirable paysage suisse, juste à moment où les fleurs éclosent, sentit pour la première fois vibrer quelque chose dans son pauvre cœur mort, ou peut-être engourdi seulement par des gelées prématurées.

Mme Reval avait été élevée avec une cousine qu'avait épousé très jeune un homme sans fortune vrai mariage d'amour ; elle-même s'était mariée à la même époque avec un riche industriel d'une cinquantaine d'années, pour lequel elle n'éprouva que de l'indifférence ; mais elle s'était laissé séduire par la perspective d'être maîtresse d'une brillante fortune. Les deux jeunes femmes s'étaient alors perdues de vue pendant nombre d'années, puis Mme Duprez, devenue veuve, elle aussi, plus ambitieuse pour ses enfants qu'elle ne l'avait été pour elle-même, songea à renouer des relations avec sa richesse parente ; elle avait une fille charmante, un fils des plus séduisants, et entrevoit la possibilité d'une alliance, soit de l'un, soit de l'autre avec la famille Reval. C'est pourquoi Mme Duprez était venue ne fixer non loin de sa cousine, dans une villa de simple apparence, vu la modicité de ses revenus.

On n'aurait pu, sous aucun rapport, sembler trouver d'analogie entre les deux cousines. Mme Reval avait passé pour jolie aux jours de sa jeunesse, mais durant les longues années où elle a été appelée à diriger les opérations importantes d'une maison de commerce, elle avait pris des lignes d'homme d'affaires, sa voix était devenue impérieuse et dure, la soif de l'or avait de plus en plus desséché son âme ; si jamais il y avait en elle l'ombre d'un sentiment, il n'en restait pas trace depuis longtemps. Mme Duprez avait été belle et l'était encore : une physionomie aux traits délicats, un sourire accueillant, une grâce toute française dans la taille et dans les mouvements la rendaient sympathique au premier abord, avec cela quelque peu superficielle en toutes choses ; du reste tendre mère, adorant ses enfants.

Malgré ces contrastes très saillants, Mme Reval et Mme Duprez se ressemblaient en cela, que le

deux étaient ambitieuses, l'une l'avait toujours été, l'autre l'était devenue avec les années.

Raoul Duprez, l'espoir de sa mère, était un charmant jeune homme de vingt-deux ans, grand, la taille élancée, la moustache fine, de fort beaux yeux noirs ; il aimait les femmes, auxquelles il s'ingénierait à plaire et les femmes le payaient de retour ; mais sous les dehors les plus brillants, il cachait des talents très ordinaires, un caractère petitement ambitieux, vain, égoïste. Il se destinait au barreau et l'étudiait à l'Université de Lausanne. Les voeux de Mme Duprez s'étaient réalisés, Raoul n'avait pu voir sans intérêt sa séduisante cousine, entourée du reste de tout le prestige que donne une brillante fortune ; il s'était dit que sous tous les rapports il lui convenait d'en faire sa femme et entreprit aussitôt sa conquête. Ses efforts parurent promptement couronnés de succès. Hélène, complètement sevrée de tendresse depuis sa petite enfance, s'attacha bien vite à ce cousin qui semblait l'aimer avec tant de passion. Raoul était par contre fort mal vu de sa tante. Mme Reval n'ayant jamais rien compris au langage sentimental de l'amour, ne rêvait point pour ses enfants l'union de deux coeurs sincèrement épris, mais celle de deux grosses fortunes. Aussi, depuis plusieurs mois que Raoul faisait la cour à sa cousine, les choses en restaient-elles toujours au même point ; du reste, il ne jugeait pas nécessaire de hâter les événements, sûr que le cœur d'Hélène lui appartenait à tout jamais. Hélène, elle, avait enfin un objet sur lequel arrêter ses pensées errantes ; son amour la berçait comme un doux rêve, elle évitait tout ce qui en aurait pu troubler la quiétude et, heureuse de se laisser vivre ainsi, elle ne songeait pas plus loin. Mme Reval voyait bien tout, mais elle se disait : « Les eaux dormantes sont profondes, ne les troublons point, l'on ne sait ce que l'on pourrait amener à la surface. Si j'irrite Hélène, elle serait peut-être capable de me résister. » Mais le jour où elle découvrit sa fille bâissant furtivement son bouton de rose, Mme Reval était tout particulièrement de mauvaise humeur ; ne pouvant se contenir, elle éclata. Pour la première fois, Hélène avait alors donné une forme sensible à son rêve :

— Quand je serai sa femme !... avait-elle murmuré. Mme Reval ne semblait point s'être trompée.

Quand je serai sa femme !... Hélène composait mille charmantes variantes sur ce thème, lorsqu'un jeune homme en habits de voyage entra dans le jardin et s'avancant tout droit vers elle :

— Hélène ! s'écria-t-il, ne me reconnais-tu pas ? ton frère Julien ! et tout de suite il la saisissait dans ses bras et, l'embrassant bien fort sur les deux joues :

— Que tu es devenue grande et belle, lui disait-il, depuis que tu m'as envoyé ta photographie je mourrais d'envie de te voir et suis parti d'Algérie, où je faisais du service, tout pour un coup, n'y tenant plus ; je ne t'ai prévenue, me réservant le plaisir de la surprise.

— Oh ! mon cher frère, que tu es bon ! répondait Hélène, plus calme que lui dans sa joie, mais le visage délicieusement coloré par l'émotion.

Elle s'était levée et marchait au bras de Julien dans les allées du jardin, elle causait ou plutôt elle l'écoutait, car il avait tant de choses à dire et il les disait si bien ! Puis, quel plaisir de contempler sa male physionomie hâlée par le soleil d'Afrique, ses traits irréguliers, mais bien ouverts, respirant la franchise, l'enthousiasme, toute une ardeur de jeunesse.

Bientôt cependant, on entendit le roulement d'une voiture.

— Voilà maman ! fit Hélène.

Mme Reval entra dans le jardin et, comme son fils s'élançait au devant d'elle :

— Toi ici, Julien ! fit-elle d'une voix calme, lui mettant un baiser sur le front ; puis, tout de suite se tournant vers Hélène :

— As-tu pensé à donner les provisions à la cuisinière ?

— Ah ! mon Dieu, maman, je lui ai remis les clefs du garde-manger, balbutia Hélène toute confuse ; Julien était ici... j'ai oublié... pardon.

— Vous avez fait du beau, mademoiselle, répliqua Mme Reval avec aigreur, se hâtant d'entrer à la maison.

En passant sous les fenêtres ouvertes, le frère et la sœur entendirent leur mère adressant de vives algarades à tout le personnel de la maison, et cela sans ménager ses termes.

— Maman est donc toujours la même ? fit Julien à voix basse, tandis qu'un voile de tristesse se répandait sur son visage tout à l'heure si animé.

— Hélas ! oui, répondit Hélène.

Il y eut une longue, longue pause, la simple apparition de leur mère les avait tout deux glacés.

— Avons-nous des voisins ? demanda enfin Julien, pour rompre le silence.

— Pas beaucoup, du moins ne les voyons-nous guère. Tu sais que notre tante Duprez est venue habiter près d'ici ; elle est très aimable, sa fille Marguerite est charmante ; puis il y a notre cousin Raoul... (Hélène n'ajouta aucune épithète à ce nom, mais rougit beaucoup, ce que son frère ne remarqua pas). Mlle Blanche Dumont est une assez gentille jeune personne qui vient quelquefois aussi nous voir avec son oncle, M. Blaise Marbert, un ami de maman.

— Un ami de maman ! remarqua Julien avec surprise, je n'aurais jamais pensé que maman se souciait d'avoir des amis.

— Oh ! il est riche ! fit Hélène avec une adorable naïveté, tandis qu'un sourire railleur plissait la lèvre de son frère.

(A suivre).

La preuve. — Deux époux comparaissent devant le commissaire de police pour s'être battus sur la voie publique. Un ami les accompagne.

— Avez-vous vu le commencement de la querelle ? demande le magistrat à l'ami.

— Oui, monsieur le commissaire, il y a environ deux ans.

— Comment deux ans !

— Oui, j'étais témoin à leur mariage.

LES PETITS AUX CHAMPS

Au moment où les petits colons des vacances vont prendre la clef des champs, lassant, hélas ! dans les villes, tant de petits amis et amies que les comités ont dû refuser, faute de ressources suffisantes, il est bon, sans doute, de rappeler la pièce ci-dessous, de M^e de Pressensé, inspirée par et pour les Colonies de Vacances.

Puisse-t-elle atteindre encore quelques cœurs généreux.

Appel aux mères.

Il est des fleurs pâles et frêles
Qui croissent entre les pavés,
Des oisillons qui n'ont pas d'ailes
Pour s'enfuir vers les bois rêvés.

Des enfants qui n'ont pas d'enfance,
Qui jamais n'ont cueilli de fleurs,
Et qui vivent dans l'ignorance
Des plus simples de nos bonheurs.

Petits enfants des grandes villes,
Dans la rue et sur le trottoir
Ils vont, traînant leurs pas débiles,
Depuis le matin jusqu'au soir.

Ils n'ont jamais marché dans l'herbe,
Sur la mousse au bord des forêts,
Ou, joyeux, rapporté la gerbe
D'épis glanés dans les guérettes.

L'air pur, la joie et la lumière,
Il en faut pour s'épanouir
Aux plantes qui montent de terre,
Aux enfants pour ne pas mourir.

Mères, vous qui faites la vie
Si belle à vos joyeux enfants,
Vous dont la tendresse infinie
Les veut si gais et si contents,

Enfants pour qui l'été ramène
Tous les bonheurs accoutumés,
Qui retrouvez dans la plaine
Les blés d'or, les prés embaumés,

Oh ! pensez à ceux qui languissent
Tout l'été dans nos murs brûlants,
Et que des mères vous bénissent
Pour avoir sauvé leurs enfants.

Elise DE PRESSENSÉ.

Dictons de juillet.

Peu de fruits sur le groseiller

Peu de blé au grenier

Année de groseilles

Année de bouteille.

Qui veut bon navet

Le sème en juillet.

Frais juillet, épaisse tourbe

Mets peu de vin dans la coupe

S'il pleut à la Saint-Benoît (11)

Il pleuvra trente-sept jours plus trois

S'il pleut à la Sainte-Marguerite (20)

Les noix seront gâtées bien vite.

S'il pleut le jour de Saint-Victor (21)

La récolte n'est pas d'or.

La Madeleine (22)

Belle moisson nous ramène.

Les sept dormans (27)

Remettent le temps.

Si le jour de la Saint-Samson (28)

Le pinson boit au buisson

Tu peux, vigneron

Défoncer ton poinçon.

S'il pleut le jour de la canicule, il pleuvra Pendant six semaines.

Curiosité. — Un affreux gredin passe en police correctionnelle ; il a été pris, une main sur la gorge et l'autre dans la poche d'un passant.

— Monsieur le président, je demande la remise à huitaine ; l'avocat qui m'assiste ne peut plaider aujourd'hui.

— Mais, accusé, vous avez été pris en flagrant délit, qu'est-ce que vous voulez que votre avocat dise pour vous défendre.

— Ah ! voilà, monsieur le président, c'est justement ce que je voudrais savoir.

Onna remotchaïe. — On païsan qu'êtai venia ein velâ ne savâi plus io l'êtai — l'est sù que Losena a bin tsandzi. Lé demandé à on monsio io fallai veri po alla aô Tuñnet repreindrè lo tram.

— Quoi ! mon ami, vous ne retrouvez pas votre chemin ? Mais le premier imbécile venu connaît ça.

— L'est bin por cein què vo le demandè.

Le coin de la ménagère.

Conserve de cerises. — Les cerises abondent cette année. C'est le moment de préparer ses conserves pour l'hiver. A ce propos, voici une recette. On la dit excellente :

Bien remplir de cerises des pots ou bocaux *ad hoc*, les arroser d'une solution de sucre, $\frac{1}{2}$ kilo de sucre pour $\frac{1}{4}$ litre d'eau, cuire et écumer, fermez ensuite hermétiquement les bocaux. Placez-les ensuite dans une marmite de fer dont le fond est garni de foin. On remplit la marmite d'eau chaude jusqu'au bord des bocaux ; on cuite une demi-heure et on laisse refroidir.

A l'école de médecine. — Un candidat est invité à faire une leçon sur la dysenterie.

— Messieurs, commence-t-il, une épidémie de dysenterie ne peut bien s'étudier que lorsqu'on se trouve sur les lieux...

Amis-Gyms, Bourgeoise, Choralions, Sous-Offs, Artilleurs, faites encadrer vos diplômes chez l'ami OSCAR, aux Galeries du Commerce ::

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.